

HISTOIRE

Les soviétiques en Moselle

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'armée allemande emmena jusqu'au camp militaire du Ban Saint-Jean, près de Boulay, 300.000 prisonniers soviétiques pour fournir de la main-d'œuvre aux industries de Moselle. Témoignage de Gabriel Becker, passionné par cette période.

Q uatre-vingts ans se sont écoulés depuis la libération des prisonniers soviétiques du camp de Ban Saint-Jean. En novembre 1944, la plupart des communes autour de Boulay ont été libérées par les Américains. Faisaient partie du lot environ deux mille prisonniers soviétiques détenus au Ban-Saint-Jean où l'absence de nourriture et de soins les avait transformés en morts-vivants.

Créé pour la ligne Maginot

La présence de ces prisonniers au camp de Denting s'intègre dans une longue histoire qui mérite d'être évoquée. Ce camp - un camp de sûreté - avait été construit dans les années 30, dans le cadre des ouvrages de la Ligne Maginot. Il hébergeait le 146^e Régiment d'Infanterie de Forteresse. Une fois l'armistice de juin 1940 signé, il passe aux mains des Allemands qui le transforment en camp de prisonniers français. Le sergent François Mitterrand y fera un bref séjour. Mais après l'opération Barbarossa, sa vocation de camp de détention de prisonniers soviétiques se précise : au départ les Allemands, déjà présents en Pologne, envahissent l'Ukraine où ils font des centaines de milliers de prisonniers. Ils commencent par exterminer ces « sous-hommes » slaves, puis se ravisent en disant qu'ils pourraient constituer une excellente



L'association franco-ukrainienne est à l'initiative du maintien de la mémoire de cet épisode méconnu de la Seconde Guerre mondiale en France.

main-d'œuvre dans les mines de charbon et de fer de la Moselle annexée. C'est ainsi que l'acheminement de tous ces prisonniers vers la Moselle est mis en place, et les documents d'archives officiels permettent d'affirmer qu'environ 300.000 prisonniers soviétiques ont transité par le Ban Saint-Jean, entre l'automne 1941 et l'automne 1944. Mais, les conditions de détention et de travail, le manque de nourriture et de soins, la présence de maladies contagieuses vont entraîner une mortalité très élevée. En novembre 1945, une commission mixte (franco-soviétique) vient sur place pour évaluer le nombre de victimes. 204 fosses

communes sont dénombrées, certaines sont exhumées et contiennent entre 80 et 120 victimes par fosse. Officiellement, le chiffre de 23.000 morts est retenu. Ce qui - ipso facto - fait du Ban Saint-Jean le mouiroir nazi le plus grand de France.

La mémoire du camp

Seuls les survivants ukrainiens et les membres de la communauté ukrainienne du Pays-Haut (ils étaient venus volontairement s'installer en France après la Première Guerre mondiale, à la recherche d'un emploi) sont à la manœuvre pour la gestion mémorielle du camp. Tous les ans, ils organisent une cérémonie commémorative à laquelle sont invités personnalités civiles et militaires du secteur, les maires et les civils des environs. Le succès de cette fête s'accroît d'année en année, et Moscou va finir par le savoir. Moscou ne peut pas tolérer qu'un des quinze États de l'Union soviétique fasse cavalier seul, à l'étranger en plus, pour afficher son nationalisme propre.

Par la voie diplomatique, la France est invitée à mettre un terme à cette manifestation. La



Le visiteur dispose sur les abords du site (Interdit d'accès) d'un parcours mémoriel constitué de plusieurs panneaux qui aboutissent à un monument.



France va céder à cette pression, et lancer trois campagnes d'exhumation entre 1979 et 1980. 2.879 corps sont exhumés et transférés à la nécropole soviétique commune de Noyers-Saint-Martin près de Beauvais. Ainsi, les Ukrainiens du Ban Saint-Jean redeviennent soviétiques dans l'Oise. Mais l'érosion numérique est flagrante, et les explications officielles restent insuffisantes.

De 1980 à 2000, l'oubli tisse sa toile. Les commémorations ont été supprimées, le 146^e RIF est transféré à Mutzig, les dernières familles civiles évacuent le camp. Les maisons de la cité des sous-officiers et officiers sont décoiffées, l'armée récupère les tuiles pour les casernes de Metz.

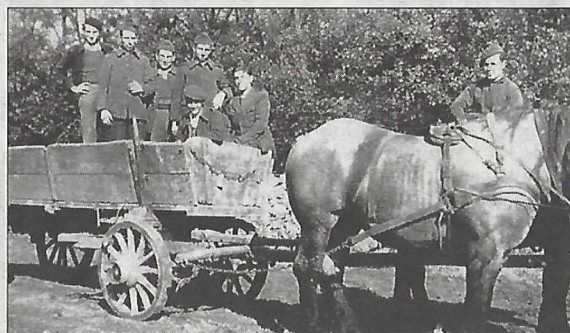
En 1999, un projet d'installation au Ban Saint-Jean d'une usine d'incinération des boues des stations d'épuration de toute la Moselle met le feu aux poudres : manifestations massives contre ce projet, et abandon du projet après intervention de Jean-Pierre Masseret, ministre des Anciens Combattants. Mais la flamme du souvenir a été rallumée, et avec la communauté orthodoxe ukrainienne de

Nilvange, le passé historique est remis à l'honneur. Les réunions se succèdent, et en 2004, création de l'AFU (Association franco-ukrainienne pour la réhabilitation du charnier du BSJ). Anatole Silbernagell en devient le premier président, Sylvestre Kislyenko, Claude Kucharczyk et Mme Nadia Holowacz, consul honoraire d'Ukraine, et bien d'autres assument leur rôle d'asseur, avec beaucoup de sérieux et de régularité.

Les souvenirs fleurissent à nouveau dans les mémoires, et une période faste voit le jour : l'AFU réanime le site, les commémorations sont rétablies, création d'un parking, d'un chemin d'accès à la nouvelle stèle inaugurée en 2012, mise en place d'un sentier pédagogique pourvu de panneaux explicatifs rédigés en quatre langues pour permettre aux visiteurs isolés de mieux comprendre le passé local.

Des habitants qui font de la résistance

J'ai collecté de nombreux épisodes auprès des anciens du secteur ayant côtoyé les prisonniers dans les champs, et qui ont mémorisé tellement de détails. Des amourettes sont évoquées par de braves grands-mères qui évoquent les stratagèmes d'approche déployés avec beaucoup de nostalgie. Un mariage officiel est enregistré en 1946. Le mari, un Russe, est pressé de rentrer au pays où la guerre a fait des ravages. Les conditions matérielles de survie sont bien précaires. Cette dame est revenue au pays après la mort de son mari. Elle m'a raconté toute son histoire que j'ai intégrée dans un des livres.



Un groupe de prisonniers soviétiques partant aux champs.



Création du cimetière par un groupe d'Ukrainiens, après guerre.



Le site du Ban Saint-Jean était une ville à part entière.

Suite en page 24

HISTOIRE

Les soviétiques en Moselle

(suite de la page 14)

Je poursuis mes investigations dans les services des archives et avec les témoignages, je collecte assez de renseignements pour écrire quatre livres sur le sujet. Nous organisons un voyage en Ukraine, et la renaissance du Ban Saint-Jean est portée à la connaissance des anciens Ukrainiens et Russes. Certains viennent sur place pour découvrir le lieu de disparition de leur aïeul. Et localement les langues se délient pour évoquer les épisodes du passé.

Deux conceptions des relations humaines s'entrechoquent. L'une, portée par les Allemands, passe son temps à brailler ses interdits tous azimuts, et l'autre - nos compatriotes, dans une fervente discrétion, s'expose à des



Les prisonniers soviétiques arrivant en Moselle descendent en gare de Boulay avant de rejoindre le camp du Ban Saint-Jean.



Le temps a fait son œuvre avec une végétation qui se développe, et un patrimoine bâti qui se détériore.

risques, certains en secourant les prisonniers de leur mieux. Quelques-uns méritent d'être cités : À Boulay, la boucherie-

charcuterie Blimer a pignon sur rue. Un prisonnier travaille chez eux et le soir, au moment de remonter au camp, il a droit à quelques bouts de viande et de saucisses pour « camarades au camp ». Il les camoufle le long de ses jambes pour ne pas se faire repérer. Quelques années plus tard, raconte le jeune Robert Blimer, arrive au magasin, un officier étranger et se plante devant son père : « Du, Blimer ? Komm... ». Et il l'entraîne dehors, lui montre sa Mercedes en disant : « Auto für Dich ! » ; Papa l'a beaucoup remercié, précisant qu'il ne pouvait accepter ce cadeau.

À Denting, près du camp, se trouve la chapelle de Welling.

Juste avant l'arrivée des Américains, la surveillance avait baissé la garde et les évasions se multipliaient. Point de ralliement : la chapelle de Welling, où une échelle de corde permettait aux prisonniers d'accéder au premier étage au-dessus de la sacristie. Un peu de paille et de foin en guise de couverture. Des dames de Denting étaient au courant de ce stratagème, et venaient le soir les alimenter.

Un groupe de prisonniers traversaient Ricrange tous les jours pour aller retirer le réseau de fils de fer barbelés installé autour des ouvrages de la Ligne Maginot. Maya Hiery, une jeune dame du village, préparait une soupe aux légumes dans une grosse lessi-

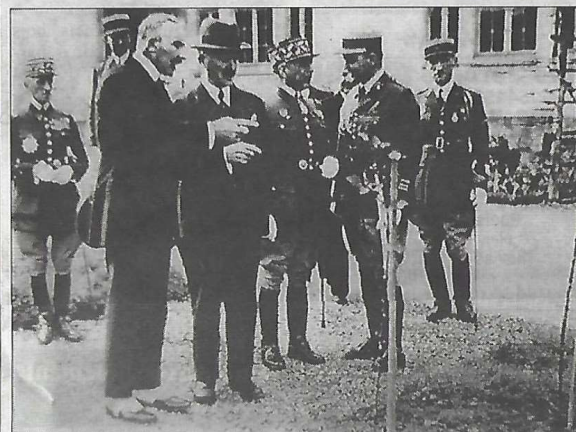
veuse et avec des camarades, elles allaient apporter cette soupe aux prisonniers. « Bien sûr, il ne fallait pas oublier les gardes... ils avaient droit à une petite bouteille de schnaps ! ».

À Ricrange toujours, maman avait réussi à « apprivoiser » un prisonnier qui tous les matins traversait le village. Il se précipitait à la cuisine où un bol de café au lait avec des bouts de pain l'attendaient au coin de la cuisinière. En trois secondes avalés, et le prisonnier retrouvait sa place dans le groupe. Conclusion : « un jour il n'est plus venu... ». Papa remplissait deux seaux de pommes de terre bouillies destinées aux cochons. Il les prenait le soir et allait les vider dans les fils de fer barbelés. Dans la Bible, on parle bien de la manne qui tombait dans le désert...

À Coume, Elsa Ristic faisait tout ce qu'elle pouvait pour leur venir en aide. Elle se rendait tous les jours à Boulay à bicyclette où elle travaillait dans un bureau. Un jour, les prisonniers lui offrent un pantalon. Elle apprécie ce nouveau confort, mais un soir, au retour, la pluie tombe drue. En retirant son pantalon, elle s'aperçoit qu'elle a les jambes toutes bleues.

Des anecdotes de ce type sont légion, et font honneur à nos concitoyens. Ils savaient que l'égalité entre humains était un impératif sacré. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour le rétablir et cette démarche, vu les risques encourus, leur confère une aura particulière. Ne sommes-nous pas leurs héritiers ? N'avons-nous pas les mêmes devoirs au nom de l'universelle fraternité ? Le Ban Saint-Jean véhicule une foule de valeurs au service de l'humanité. Une réflexion s'impose...

Gabriel BECKER



Inauguration officielle du Ban Saint-Jean en 1937 par le président de la République française, Albert Lebrun.



Le manque de nourriture et de soins médicaux, associé aux épidémies, vont entraîner une mortalité élevée dans le camp de prisonniers.



Après la libération, les autorités découvrent les charniers de soldats soviétiques sur le site du Ban Saint-Jean.



Les prisonniers trop faibles, qui ne pouvaient pas sortir du camp, essayaient de survivre en fabriquant de petits objets qu'ils échangeaient contre de la nourriture avec ceux travaillant dans les fermes.



Le cimetière où reposent, dans des fosses communes, 3.600 soldats soviétiques décédés à l'hôpital militaire de Boulay. L'hôpital se situait à l'emplacement actuel de la zone commerciale de Boulay.

Pour les visites guidées et recherche d'ouvrages

s'adresser à Gabriel Becker : Gabriel.ricrange@wanadoo.fr
 Site internet de l'association franco-ukrainienne : www.ban-saint-jean.fr